

FATOU DIOME : « LA RENGAINE SUR LA COLONISATION ET L'ESCLAVAGE EST DEVENUE UN FONDS DE COMMERCE »

Extrait des propos recueillis par Coumba Kane, LeMonde.fr, publié le 25 août 2019

Vous épousez ensuite un Alsacien et vous vous installez à Strasbourg. En France, vous découvrez une autre forme de violence, le racisme. Comment y avez-vous survécu ?

En m'appropriant ce que je suis. J'ai appris à aimer ma peau telle qu'elle est : la couleur de l'épiderme n'est ni une tare ni une compétence. Je sais qui je suis. Donc les attaques des idiots racistes ne me blessent plus. [...]

La France que vous découvrez à votre arrivée est alors bien éloignée de celle de vos auteurs préférés, Yourcenar, Montesquieu, Voltaire...

Cette France brillante, je l'ai bien trouvée mais on n'arrête pas de la trahir ! Il faut toujours s'y référer, la rappeler aux mémoires courtes. Cette France, elle est bien là. Seulement, les sectaires font plus de bruit. Il est temps que les beaux esprits reprennent la main !

Qui la trahit, cette France ?

Ceux qui lui font raconter le contraire de ce qu'elle a voulu défendre. Pour bien aimer la France, il faut se rappeler qu'elle a fait l'esclavage et la colonisation, mais qu'elle a aussi été capable de faire la Révolution française, de mettre les droits de l'homme à l'honneur et de les disperser à travers le monde. Aimer la France, c'est lui rappeler son idéal humaniste. Quand elle n'agit pas pour les migrants et les exploite éhontément, je le dis. Quand des Africains se dédouanent sur elle et que des dirigeants pillent leur propre peuple, je le dis aussi. Mon cœur restera toujours attaché à la France, et ce même si cela m'est reproché par certains Africains revanchards.

Vous vivez en France depuis 1994. Les statistiques officielles démontrent la persistance de discriminations en matière de logement ou de travail contre notamment des Français d'origine africaine dans les quartiers populaires. Que dites-vous à ces jeunes Noirs ?

Qu'ils prennent leur place ! Vous savez, au Sénégal, un jeune né en province aura moins de chance de réussir que celui issu d'une famille aisée de la capitale. La différence, c'est qu'en France, cette inégalité se trouve

aggravée par la couleur. Ici, être noir est une épreuve et cela vous condamne à l'excellence. Alors, courage et persévérance, même en réclamant plus de justice [...].

Vous avez suivi une formation en lettres et philosophie à l'université de Strasbourg avec un intérêt particulier pour le XVIII^e siècle. Que pensez-vous des critiques portées par le courant de pensée « décoloniale » à l'égard de certains philosophes des Lumières ?

Peut-on éradiquer l'apport des philosophes des Lumières dans l'histoire humaine ? Qui veut renoncer aujourd'hui à *L'Esprit des lois* de Montesquieu ? Personne. Les Lumières ont puisé dans la Renaissance, qui s'est elle-même nourrie des textes d'Averroès [philosophe du XII^e siècle], un Arabe, un Africain. C'est donc un faux débat ! Au XVIII^e siècle, la norme était plutôt raciste. Or Kant, Montesquieu ou Voltaire étaient ouverts sur le monde. Ils poussaient déjà l'utopie des droits de l'homme. On me cite souvent *Le Nègre de Surinam* pour démontrer un supposé racisme de Voltaire. Quel contresens ! Ce texte est une ironie caustique. Voltaire dit à ses concitoyens : « *C'est au prix de l'exploitation du nègre que vous mangez du sucre !* »

Par ailleurs, chez tous les grands penseurs, il y a souvent des choses à jeter. Prenez l'exemple de Léopold Sédar Senghor. Sa plus grande erreur d'emphase et de poésie fut cette phrase : « *L'émotion est nègre, la raison hellène.* » Cheikh Anta Diop, bien qu'Africain, était un grand scientifique quand Einstein était doté d'une grande sensibilité. Cette citation est donc bête à mourir, mais devons-nous jeter pour autant Senghor aux orties ?

On constate tout de même une domination des penseurs occidentaux dans le champ de la philosophie par exemple...

Certaines choses sont universelles. Avec *Le Vieil Homme et la mer*, Hemingway m'a fait découvrir la condition humaine de mon grand-père pêcheur. Nous, Africains, ne perdons pas de temps à définir quel savoir vient de chez nous ou non. Pendant ce temps, les autres n'hésitent pas à prendre chez nous ce qui les intéresse pour le transformer. Regardez les toiles de Picasso, vous y remarquerez l'influence des masques africains...

FATOU DIOME : « LA RENGAINE SUR LA COLONISATION ET L'ESCLAVAGE EST DEVENUE UN FONDS DE COMMERCE »

Vous estimez donc que le mouvement de la décolonisation de la pensée et des savoirs, porté par un certain nombre d'intellectuels africains et de la diaspora, n'est pas une urgence ?

C'est une urgence pour ceux qui ne savent pas encore qu'ils sont libres. Je ne me considère pas colonisée, donc ce baratin ne m'intéresse pas. La rengaine sur la colonisation et l'esclavage est devenue un fonds de commerce. Par ailleurs, la décolonisation de la pensée a déjà été faite par des penseurs tels que Cheikh Anta Diop, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor ou encore Frantz Fanon. Avançons, en traitant les urgences problématiques de notre époque.

A l'échelle de la longue histoire entre l'Afrique et l'Occident, ce travail de décolonisation de la pensée, débuté il y a quelques décennies, n'est peut-être pas achevé ?

Je pense, comme Senghor, que nous sommes à l'ère de la troisième voie. Nous, Africains, ne marchons pas seulement vers les Européens ; eux ne marchent pas que vers nous. Nous convergions vers la même voie, la possible conciliation de nos mondes. La peur de vaciller au contact des autres ne peut vous atteindre quand vous êtes sûr de votre identité. Me concernant, ce troisième millénaire favorise la rencontre. Je sais qui je suis, je ne peux pas me perdre en Europe car, non seulement je récite mon arbre généalogique, mais je séjourne régulièrement dans mon village.

Après tous les efforts de Senghor, Césaire, Fanon, en sommes-nous encore à nous demander comment nous libérer de l'esclavage et de la colonisation ? Pendant ce temps, où nous stagnons, les Européens envoient [la sonde] Philæ dans l'espace... L'esclavage et la colonisation sont indéniablement des crimes contre l'humanité. Aujourd'hui, il faut pacifier les mémoires, faire la paix avec nous-mêmes et les autres, en finir avec la littérature de la réactivité comme le dit si bien l'historienne Sophie Bessis.

Cette histoire dramatique, loin d'être un chapitre clos, continue pourtant de marquer le présent des Africains et les relations avec d'anciennes puissances coloniales...

Pour moi, il y a plus urgent. La priorité, c'est l'économie. Faisons en sorte que la libre

circulation s'applique dans les deux sens. Aujourd'hui, depuis l'Europe, on peut aller dîner à Dakar sans visa. Le contraire est impossible, ou alors le visa vous coûtera le salaire local d'un ouvrier. Pourquoi attendre une forme de réparation de l'Europe, comme un câlin de sa mère ? Pourquoi se positionner toujours en fonction de l'Occident ? Il nous faut valoriser, consommer et, surtout, transformer nos produits sur place. C'est cela l'anticolonisation qui changera la vie des Africains et non pas la complainte rance autour de propos tenus par un De Gaulle ou un Sarkozy.

On sent que ce mouvement vous irrite...

Je trouve qu'il y a une forme d'arrogance dans cette injonction et cette façon de s'autoproclamer décolonisateur de la pensée des autres. C'est se proclamer gourou du « nègre » qui ne saurait pas où il va. Je choisis mes combats, l'époque de la thématique unique de la négritude est bien révolue.

Si je suis écrivain, c'est parce que j'ai usé mes yeux et mes fesses à la bibliothèque. J'ai toujours écrit avec la même rigueur que lorsque je nettoyais les vitres. Aux jeunes, je dirai que l'école a changé ma vie, elle m'a rendue libre. [...]

Vous sentez-vous plus proche du féminisme dit universaliste ou intersectionnel ?

Je me bats pour un humanisme intégral dont fait partie le féminisme. Mon féminisme défend les femmes où qu'elles soient. Ce qui me révolte, c'est le relativisme culturel. Il est dangereux d'accepter l'intolérable quand cela se passe ailleurs. Le cas d'une Japonaise victime de violences conjugales n'est pas différent de celui d'une habitante de Niodior ou des beaux quartiers parisiens brutalisée. Lutter pour les droits humains est plus sensé que d'essayer de trouver la nuance qui dissocie. Mais gare à la tentation d'imposer sa propre vision à toutes les femmes. L'essentiel, c'est de défendre la liberté de chacune.